



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

## FEUILLET DE ST SYMÉON

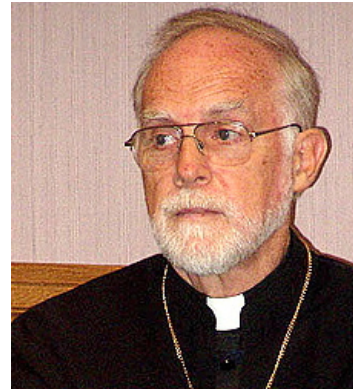
N°346 DIMANCHE DU PARALYTIQUE

Le présent feuillet complète pour le dimanche du paralytique les feuillets n°15, 74, 126, 180, 236 et 289, feuillets que l'on peut télécharger sur le site

<https://saintsymeon.fr>

**Dimanche du paralytique  
(Jn 5, 1-15)**

**Homélie du père Jean Breck  
Guérison de l'infirmes de Béthesda  
(11 Mai 2025)**



Au Nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

Aujourd'hui c'est le troisième dimanche après Pâques, la glorieuse résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ. Par notre lecture dominicale de l'Évangile, nous avons partagé l'étonnement et la joie de St Thomas et des femmes myrrhophores, lorsqu'ils ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains le corps ressuscité de leur Maître.

Aujourd'hui le ton change. Nous sommes plongés de nouveau dans le temps de la mission terrestre de Jésus, en l'occurrence d'une guérison qu'Il a accompli à Jérusalem, près de la piscine de Béthesda. Les archéologues, d'ailleurs, ont trouvé le lieu de la piscine, bien que les cinq portiques n'existent plus. Il n'est pas difficile d'imaginer la scène que Jésus a rencontré en passant par ce lieu. Une foule de personnes atteintes de toutes sortes de maladies s'y trouvaient, attendant les conditions propices pour qu'elles soient guéries. La tradition - ou plutôt la mythologie - concernant cette piscine soutenait que la première personne à mettre le pied dans l'eau, lorsque celle-ci commençait à s'agiter, serait guérie de sa maladie, quelle qu'elle soit.

Jésus y rencontre un homme qui depuis 38 ans souffre d'une grave infirmité, probablement la paralysie. À la question de Jésus, « *Veux-tu guérir ?* », l'homme répond par une plainte typique d'un monde qui a rejeté Dieu ou qui ne voit pas au-

delà des limites de sa propre souffrance physique. « *Seigneur, dit-il, je n'ai personne !* » Personne pour me soulever et me mettre dans l'eau lorsqu'elle commence à s'agiter. Nous avons déjà parlé de cette réponse triste, marquée d'un profond désespoir. Revenons pour un moment à ce qui peut être à l'origine de cette réponse.

Pendant 38 ans, l'infirmes a enduré sa maladie. Depuis combien de temps des amis ou de membres de la famille ont-ils transporté cet homme, de sa maison jusqu'à la piscine ? Nous ne savons pas. Ce qui est clair, c'est que ces gens-là ne sont jamais restés auprès du malade, afin de lui offrir l'aide dont il avait tellement besoin. Ailleurs dans l'Évangile, nous lisons que, lorsque Jésus était chez Lui, quatre hommes ont porté un paralytique grabataire à travers la ville. Empêchés d'entrer par la porte principale de la maison, ils sont montés avec le malade sur le toit et, soulevant des tuiles de la toiture, ils l'ont descendu jusqu'aux pieds de Jésus. Leur attitude et leurs efforts manifestait un aspect crucial dans la vie de tous ceux qui cherchent à suivre le Christ : celui de la **compassion**. Il semble que c'est cela qui manquait dans l'attitude de ceux qui voulaient aider l'infirmes de Béthesda, mais qui refusaient d'aller jusqu'au bout de leur engagement. C'est-à-dire, sans manifester envers lui la suprême vertu de la compassion. L'ayant porté jusqu'aux portiques, ils auraient pu l'emmener encore plus loin, pour le déposer au bord de l'eau. Mais pour une raison que nous ne comprenons pas, ils ont refusé de le faire. Ils ont fait le premier pas, mais pas le dernier.

Ce refus d'aller jusqu'au bout révèle quelque chose de triste et de significatif concernant la société en général. Les pays riches détiennent largement assez de biens et de moyens pour subvenir aux besoins de tous les pays et de tout le peuple qui se trouvent en proie à une pénurie de nourriture ou d'autres choses essentielles de la vie quotidienne. Soit nous nous disons que c'est à quelqu'un d'autre de s'occuper d'eux, soit nous versons notre petite obole, souvent pour la seule raison de soulager notre conscience, supposant qu'alors nous avons répondu avec fidélité au commandement du Christ, « *À qui veut ... prendre ta tunique, laisse aussi ton manteau.* » (Mt 5,40).

Ceci dit, il ne faut pas sous-estimer la générosité et le sacrifice qu'acceptent souvent des personnes de bonne volonté. Grâce à Dieu il y a dans le monde des gens qui agissent comme ceux qui ont porté le grabat du paralytique, et, par un effort exceptionnel, l'ont posé aux pieds de Jésus.

Voilà deux attitudes différentes que l'on peut attribuer à deux sortes de personnes, les égoïstes et les généreux, les gens qui sont charitables et ceux qui ne le sont pas. Une telle distinction, pourtant, ne correspondrait pas à la réalité. Car les caractéristiques d'égoïsme et de générosité sont courants et communs à tout le monde. Notre façon d'agir est déterminée par les conditions dans lesquelles nous nous trouvons. La capacité existe chez tout un chacun de manifester de la charité et

de l'affection, ou, au contraire, de la rancune et de la méchanceté. Comme on dit souvent, chaque personne a un petit ange sur une épaule et un petit démon sur l'autre. Lequel des deux va déterminer nos actions, surtout envers ceux qui ont particulièrement besoin de notre secours, ceux qui sollicitent de nous des gestes d'assistance, motivés par la compassion ?

En tout cas il faut se débarrasser de l'idée que l'humanité est divisée en deux groupes de personnes, les bons et les mauvais. Il est trop facile de nous identifier avec les bons et de supputer que ceux qui nous ennuient ou nous menacent figurent parmi les mauvais. Depuis l'Antiquité, cette fausse idée est répondue à travers toutes les cultures et toutes les populations. Quelques sept siècles avant la naissance de Jésus, les disciples du prophète iranien Zoroastre ont enseigné que l'humanité est divisée en deux camps, les adeptes de Dieu et les ennemis de Dieu. Chaque camp était dirigé par un esprit différent, l'esprit de vérité, ou bien l'esprit du mensonge et d'erreur. Progressivement, Zoroastre lui-même s'est rendu compte que la réalité est très différente, et vers la fin de sa vie il enseignait que les deux esprits, bon et mauvais, demeurent dans le cœur profond de chaque être humain. Nous retrouvons cet enseignement dans la Première Épître de St Jean. L'apôtre aussi fait une distinction claire et nette entre l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur (ou d'égarement ? d'illusion ? duplicité ? (I Ep. Jn 4,6). Il sait que chacun d'entre nous peut se trouver sous le pouvoir de l'esprit d'erreur, en l'occurrence par le refus de confesser Jésus Christ comme Fils éternel de Dieu. Mais dans l'ensemble de son Épître, il affirme sans ambages que l'amour de Dieu embrasse le monde tout entier. Tout un chacun peut tomber sous l'influence de l'esprit d'erreur. Mais chacun peut aussi se soumettre à l'autorité et à la grâce du Saint Esprit, l'Esprit de Vérité. Potentiellement, donc, chacun est capable de croire en la divinité de Jésus Christ et de refléter sur le prochain l'amour ineffable de Dieu le Père. Ce qui veut dire que tous nous sommes capables, par la grâce de l'Esprit, de faire envers l'autre des gestes de pardon, de soutien et de service qui vont jusqu'au bout. Bref, des gestes de compassion.

Qu'il s'agisse d'un infirme qui souffre depuis des décennies, d'un voisin ou de quelqu'un de notre famille, ou bien d'un membre de notre communauté spirituelle, il est toujours souhaitable de se rappeler la différence d'attitude qu'il y a entre ceux qui font le premier pas mais pas le dernier, et ceux qui se donnent, corps, cœur et âme, par amour pour autrui, ceux qui vont jusqu'au bout dans leur engagement envers le prochain.

Notre mentor et ami, feu Olivier Clément, aimait citer une parole qui exprime l'essentiel dans nos relations les uns avec les autres. « *Tout être humain, disait-il, est digne d'une compassion infinie !* »

Que Dieu nous donne la force et la grâce de faire de ces paroles le leitmotiv principal de notre vie. Amen.



**Homélie de P. Lev Gillet sur le dimanche du paralytique**  
**Actes 9, 32-42 ; Jn 5, 1-15**

Les deux premiers dimanches après Pâques nous ont fait contempler, sous divers aspects, le mystère de la Résurrection du Christ. Le troisième dimanche semble - ainsi que les deux dimanches qui suivront - étranger au cycle de la Résurrection.

Ce dimanche est dédié à la commémoration d'un miracle qui appartient historiquement aux premiers temps du ministère de Jésus. Mais l'Église médite aujourd'hui sur lui parce qu'il est un des « très grands » miracles (si toutefois il est permis de distinguer entre des miracles majeurs et mineurs). Ce que nous voulons dire par « grands miracles », c'est que, par la gravité du mal qui est guéri, par la longue durée de la maladie, par les circonstances qui entourent la guérison, le miracle opéré en faveur du paralytique témoigne, d'une manière particulièrement impressionnante, de l'autorité du Sauveur sur le corps humain. « *O Christ, Dieu compatissant, Tu es venu guérir le malade* », chante l'Église aux vêpres de ce dimanche, le samedi soir. Or ce pouvoir guérisseur de Jésus est intimement lié à la Résurrection : celle-ci proclame que Celui qui peut vaincre la mort dans sa propre chair a pouvoir sur toute chair humaine. Notre Seigneur peut guérir le paralytique, parce que lui-même peut ressusciter. Et c'est pourquoi la commémoration de cette guérison peut, sinon chronologiquement, du moins spirituellement, trouver place dans le temps pascal.

À Jérusalem, près de la piscine de Bethesda, Jésus voit une foule de malades et d'infirmes qui attendent que l'eau soit agitée par « un ange du Seigneur » : ce phénomène se produisait à certains intervalles, et le premier malade qui descendait alors dans la piscine était guéri. Parmi ces malades se trouve un homme souffrant de paralysie depuis trente-huit ans. Jésus lui demande s'il veut être guéri. Il répond qu'il n'a personne pour le faire descendre dans la piscine et qu'il est toujours devancé par quelque autre. Jésus lui dit : « *Lève-toi, prends ton grabat et marche* ». L'homme est

immédiatement guéri. Les Juifs protestent, parce que cette guérison a été opérée le jour du sabbat. Jésus retrouve l'homme dans le Temple et lui dit : « *Ne pêche plus : il t'arriverait pire encore* ».

La signification immédiate de cet évangile est la puissance souveraine de Jésus sur la maladie. Secondairement, l'évangile fait allusion au lien entre le mal physique et le péché : il n'est pas dit clairement que cet homme a été infirme parce qu'il a péché, mais Jésus déclare qu'il a péché et que, s'il pêche encore, une conséquence encore plus terrible se produira. Comme nous devrions être reconnaissants de ce que Dieu, dans Sa miséricorde, ne laisse pas toujours nos péchés répétés avoir des répercussions douloureuses sur notre corps !

Enfin l'évangile d'aujourd'hui suggère un certain rapport entre deux ordres de choses. D'une part, il y a cette descente périodique et attendue de l'ange dans la piscine, ce mouvement des eaux, cette possibilité de guérison à celui qui descend le premier. D'autre part, il y a la guérison immédiate d'un homme, opérée par Jésus lui-même, sans descente dans l'eau.

Nous pourrions dire que le premier type de guérison correspond à l'élément « institutionnel » dans l'Église, aux divers canaux de grâce (sacrements, rites, sacerdoce, discipline, etc...) que la communauté chrétienne met à la disposition de tous ses membres et qu'il serait aussi dangereux qu'impie de nier ou de sous-estimer. Le deuxième type de guérison correspond au contact direct, sans intermédiaire, de l'âme avec son Sauveur : il serait également dangereux et impie de nier ou de sous-estimer la possibilité de ce contact. Si saintes et si utiles que soient les institutions ecclésiastiques, aucune institution n'est, à strictement parler, *indispensable*, puisque le Seigneur peut, lorsqu'il le juge bon, agir sur les hommes en se passant d'elles. Les réalités spirituelles ne sont pas limitées à leurs signes extérieurs. La réalité importe infiniment plus que le signe.

C'est encore une section des *Actes des Apôtres* que nous lisons aujourd'hui au lieu d'épître. Deux miracles sont opérés par Pierre. Passant à Lydda, il guérit un homme nommé Eneas, paralysé depuis huit ans. Puis, à Joppé, il ressuscite une femme appelée Tabitha ou Dorcas, dont la vie avait été riche en bonnes œuvres. L'un et l'autre appartenaient à la communauté chrétienne. Ce passage du livre des *Actes* s'harmonise profondément avec l'évangile de ce dimanche. La guérison d'Eneas forme un parallèle avec celle du paralytique de l'évangile ; non seulement l'infirmité est identique, mais Pierre prononce des paroles semblables à celles de Jésus : « *Lève-toi et fais ton lit* ». La Résurrection de Tabitha rentre bien dans le cadre du temps pascal : toute résurrection humaine est un effet et une application particulière de la Résurrection du Christ.

L'épître et l'évangile d'aujourd'hui se rejoignent dans leur insistance sur la guérison des malades. Dans les chants des vêpres, du samedi soir, l'Église rappelait les trois cas, de la femme cananéenne, du serviteur du centurion de Capharnaüm et du paralytique de Bethesda. « *Tu as eu pitié... Tu ne t'es pas récusé... C'est pourquoi nous t'implorons, ô Dieu tout puissant et crions : gloire à Toi* ». Nous entrerons dans l'esprit de l'Église en priant particulièrement Notre-Seigneur, en ce dimanche, de secourir les malades et les infirmes.

Un Moine de L'Église D'Orient, *L'An de Grâce du Seigneur*, t. 2, éditions An-Nour p. 87 – 91-94.